

Kant a gardé sur l'homme qui passe à bon droit pour avoir régénéré la logique, est un trait significatif, qui donne immédiatement la clé des idées de l'auteur sur les destinées et le rôle de la logique. D'après Kant, la logique ne saurait servir aux sciences ; elle ne doit, en aucune façon, s'occuper de l'objet de la pensée. On ne demande pas en logique comment se comporte l'entendement, comment il pense, comment il a pensé jusqu'ici, mais simplement comment il a dû penser. Il serait aussi absurde d'introduire des principes psychologiques en logique, que de faire sortir la morale de l'observation des mœurs humaines. Il n'y a qu'une question en logique : comment l'entendement se connaît-il lui-même ? etc. (1).

En résumé, la logique n'est plus que la science théorique de l'accord nécessaire de la pensée avec elle-même. Elle se borne à l'analyse du jugement, de la déduction, et des lois fondamentales de la pensée. Elle devient une sorte de psychologie abstraite, qui considère l'entendement dans ses formes vides, sans consentir à le suivre dans son application à la réalité. Elle n'a plus aucun caractère pratique, et ne songe nullement à prouver la vérité en général. Elle montre à l'esprit, non plus par quelle voie sûre il atteindra en toute science la certitude ou la probabilité, mais seulement comment les fonctions intellectuelles les plus simples

(1) Kant : *Logique*, introduction, *passim*.

peuvent se mettre d'accord avec elles-mêmes. A certains égards, préoccupée avant tout de déterminer les équivalents de nos jugements et de nos raisonnements immédiats, elle n'est en quelque sorte que l'art de la tautologie. Enfin, et pour employer une comparaison, elle joue, par rapport à la pensée, le même rôle que la grammaire par rapport au langage : elle nous enseigne l'emploi régulier des notions dans le jugement, et des jugements dans le raisonnement, de même que la grammaire nous fait connaître l'usage correct des mots dans les phrases. Mais elle ne ressemble en rien à la rhétorique et à la poétique, qui nous apprennent à user des mots, correctement associés, pour exprimer de beaux sentiments et de grandes pensées ; elle ne sait plus nous dire comment on combine les jugements et les raisonnements pour découvrir le vrai sous toutes ses formes.

Sans avoir la prétention d'épuiser le débat en quelques lignes, qu'il nous soit permis de dire combien les vues de Kant nous paraissent inexactes, incomplètes surtout. Le philosophe allemand s'est arrêté à la première partie de la logique, celle qui analyse l'entendement dans ses linéaments les plus essentiels et les plus généraux. Il est difficile, d'ailleurs, d'admettre que dans cette première partie la logique puisse être séparée de la psychologie. A coup sûr il ne faut pas que la logique soit le tableau réel et historique des vicissitudes de la pensée humaine, pas plus que la morale proprement



dite ne peut être l'image fidèle des mœurs des hommes, esquissées à la façon d'un la Bruyère ou d'un la Rochefoucauld. Mais la logique perdra-t-elle son caractère, cessera-t-elle d'être la science idéale des lois nécessaires de la connaissance, parce qu'elle aura appris à l'école de la psychologie de quelle façon la pensée se manifeste et se produit? Y a-t-il même pour elle un autre moyen d'acquérir cette connaissance de l'entendement, qui est, d'après Kant, son unique objet? L'exercice réel des opérations intellectuelles, convenablement dirigées, n'est-il donc pas précisément la même chose que leur exercice nécessaire? La logique a-t-elle autre chose à faire qu'à transcrire, comme règles et lois formelles, les applications concrètes que fait sans cesse de son entendement, non pas seulement l'homme de science, mais le vulgaire lui-même?

Il nous semble qu'on admet une distinction fautive et que rien ne justifie, quand à l'usage *nécessaire* de la pensée (dans la déduction, dans les formes équivalentes) on oppose son usage contingent (dans l'expérience, dans l'induction). A vrai dire, il est aussi nécessaire, étant données des observations et des expériences bien faites, de poser la loi générale qui en résulte, qu'il est nécessaire de mettre d'accord la conclusion d'un syllogisme avec la majeure et la mineure qui la supportent. Prenez les séries d'expériences de Well, de Leslie, de Dalton : n'est-il pas aussi nécessaire pour l'esprit, de

lier à ces connaissances empiriques la loi inductive qui établit un rapport entre le refroidissement de la température et la production de la rosée, qu'il le serait d'admettre la conséquence déductive des prémisses les plus simples? Sans doute la logique peut être définie la science de l'accord de la pensée avec elle-même, mais la pensée s'accorde avec elle-même, dans ses applications expérimentales, aussi bien que dans ses déductions *à priori*. L'esprit a certainement ses principes propres et essentiels, mais il se réalise de plus en plus, il ajoute sans cesse à son être, à mesure qu'il saisit plus d'objets. Chaque vérité nouvelle, découverte par l'expérience ou autrement, accroît en quelque sorte sa substance. Que sont toutes les connaissances empiriques elles-mêmes, sinon des formes régulières, nécessaires de la pensée?

Qu'on maintienne donc, si l'on veut, l'appellation de logique formelle, mais après s'être rendu compte qu'il y a de la *forme* dans toutes les opérations de l'esprit. L'induction a ses règles formelles, non moins que la déduction. Ni dans ses opérations les plus abstraites et les plus générales l'esprit ne peut se passer d'un certain objet ou d'une certaine matière, qui détermine en partie la nature de ces opérations; ni dans ses applications les plus concrètes et les plus expérimentales, l'exercice de la pensée ne va sans une certaine forme. Voilà pourquoi la logique est éminemment perfectible, et progresse sans cesse avec la science elle-même. Il



ne peut y avoir de nouvelle science fondée, ni de nouvelle méthode employée, sans qu'aussitôt il n'y ait lieu d'ajouter un chapitre nouveau à la logique, et de décrire de nouvelles formes de la pensée. Quelquefois, et grâce à la divination pénétrante d'un Bacon, la logique devancera le travail de la science. D'autres fois et plus souvent, comme par exemple pour la méthode expérimentale appliquée par M. Claude Bernard à la physiologie, ce sont les découvertes du savant qui précéderont et inspireront les réflexions du logicien. Dans tous les cas, la logique sera, non-seulement une quintessence de la psychologie, mais la synthèse de la science humaine.

Il était bon que la logique réagît contre la tendance des logiciens formalistes à exclure de leur science tout ce qui ne se rapportait pas directement au syllogisme. Mais on pouvait craindre que, par esprit de réaction, le logicien de l'expérience ne se laissât aller à imiter Bacon dans son dédain de la logique déductive, et à répéter le cri d'impatience qui échappait déjà à saint Ambroise : *A dialectica Aristotelis, libera nos, Domine!* Alors même qu'il serait vrai de dire, avec un ancien, que « ceux qui s'enferment dans la dialectique peuvent être comparés aux mangeurs d'écrevisses qui, pour une bouchée de chair, perdent leur temps sur un monceau d'écailles », nous estimerions encore que cette substance excellente, contenue au fond de la dialectique, mérite que pour arriver jusqu'à elle

on passe par-dessus les difficultés qui la hérissent. C'est ce que M. Bain a admirablement compris. La logique déductive a obtenu de lui la même attention que la logique inductive, et son livre réconcilie, avec une ampleur de développement tout à fait nouvelle, la logique de Bacon et la logique d'Aristote.

Mais pour être large et compréhensive, la logique, telle que l'entend M. Bain, n'en a pas moins un rôle, un but précis. Il est impossible de mieux caractériser la science qui nous occupe, que ne l'a fait notre auteur, en nous la présentant : 1° comme la science théorique et abstraite, qui expose les lois fondamentales de toute affirmation ; 2° comme la science pratique de toutes les formes de la preuve ; 3° comme un système de méthodes appropriées à la recherche et à la découverte de la vérité. Sous ces trois aspects, la logique n'a, en définitive, qu'un seul et même objet : la preuve de la vérité. Mais cette preuve suppose soit des principes que l'analyse intellectuelle nous découvre, soit des formes spéciales, un mécanisme compliqué d'opérations et de raisonnements ; soit enfin des combinaisons de moyens et de procédés, en un mot des méthodes.

Il faut savoir gré à M. Bain d'avoir fait entrer l'art de la découverte dans le domaine de la logique. Sans doute la logique sert plus souvent à vérifier des vérités déjà trouvées, qu'à découvrir des vérités encore inconnues. Les découvertes scienti-



fiques sont plutôt l'œuvre d'un hasard heureux, d'une inspiration soudaine, que d'une application studieuse des règles de la logique. C'est dans les hypothèses, dans les suggestions presque spontanées de l'esprit, que le plus grand nombre des théories scientifiques ont eu leur berceau, et non dans des combinaisons savantes de raisonnements déductifs, ou même de méthodes expérimentales. La logique a donc pour rôle essentiel de prouver ce qui a déjà été trouvé. Mais, au moins incidemment, elle peut suggérer des vérités nouvelles. La vigueur logique ne s'épuise pas tout entière dans la preuve, dans l'exposition méthodique, dans la vérification exacte des connaissances déjà acquises; elle se manifeste aussi, par de véritables acquisitions, par des conquêtes réelles dans le champ de la vérité.

Pour avoir délimité sévèrement le sujet de la logique, M. Bain n'en reconnaît pas moins ses rapports avec les autres sciences. Bien qu'il la classe, comme M. Spencer, avant toutes les autres études scientifiques, au premier rang de la généralité et de l'abstraction, il sait qu'elle ne peut se passer du secours des sciences moins abstraites et moins générales, et en particulier de la psychologie. « L'établissement des lois générales, dit-il, suppose évidemment un effort inductif considérable que facilite singulièrement l'étude des phénomènes de l'esprit. » En effet, améliorant sensiblement sur ce point la logique de Mill, M. Bain a placé en tête de

son livre un résumé substantiel de ses théories sur l'esprit. Il n'a pas accepté les vues systématiques de Spencer, qui, prenant trop à la lettre sa classification des sciences, rangées d'après leur ordre de complexité progressive, semble croire que les sciences fondamentales n'ont aucun besoin des sciences subordonnées qui viennent après elles. Il a admirablement compris, au contraire, le principe si vrai de la solidarité scientifique, qui veut que, dans le domaine des sciences, comme ailleurs, un grand ait souvent besoin d'un plus petit que soi. Il en est des rapports de la logique avec la psychologie et les sciences en général, comme des rapports de la pensée avec le langage. Si la pensée précède le langage et lui donne naissance, le langage une fois créé, par une remarquable réciprocité de services, le langage précise, accélère, enrichit la pensée. De même si la logique instinctive ou réfléchie hâte le progrès des sciences, les sciences, à leur tour, développent et fortifient la logique.

On ne saurait trop s'étonner qu'une logique aussi nettement définie que la logique de Mill et de M. Bain, une logique qui sait aussi clairement ce qu'elle est et ce qu'elle veut être, ait encouru, de la part de certains philosophes, l'accusation bien inattendue de ne constituer qu'un amas confus de connaissances. « Qu'est-ce que la logique de M. Mill? » demande M. Véra, et ce qu'il dit de Mill, il le dirait de la logique de Bain. « Est-ce une logique formelle, ou bien une logique ob-



jective, ou comme on voudra l'appeler? Ou bien encore est-elle une logique quelconque? Or, je dis que la seule réponse qu'on puisse faire à ces questions, c'est qu'elle est un amas confus, indigeste et superficiel de toutes les sphères de la connaissance, ce qui veut dire qu'elle est le contraire de ce qu'elle prétend et de ce qu'elle doit être (1). »

Ces critiques s'expliquent en elles-mêmes (sinon dans leur ton acerbe et presque injurieux qui nous paraît inexcusable envers de grands penseurs tels que Mill et M. Bain), lorsqu'on voit que M. Véra, en fidèle Hégélien, entend la logique dans un sens tout à fait particulier. Il est même plus Hégélien que Hegel, qui, reconnaissait en partie l'utilité de la logique ordinaire, dont il avouait qu'elle a pour avantage de *nettoyer la tête*. Mais Hegel ne s'arrête pas à cette logique vulgaire; il passe outre, pour s'élever à une logique entièrement nouvelle, non moins vague dans son objet qu'étrange dans ses conclusions. La logique, pour lui, se confond avec la métaphysique (2). Elle est la science de l'idée en soi et pour soi. Elle doit être tout à fait séparée de la philosophie de la nature ou science de l'idée dans son existence concrète. Elle peut être définie : la science de l'idée pure, de l'idée dans l'élément abstrait de la pensée (3). Au premier abord

(1) Traduction de la logique de Hegel, par A. Véra, t. I. Avant-propos, p. vii.

(2) Logique de Hegel : traduction Véra, t. I, p. 232.

(3) Id., p. 211.

on se demande s'il n'y a pas là tout simplement une exagération emphatique, dissimulée par de grands mots, de cette vérité banale que la logique doit étudier uniquement les lois générales et communes à toute science. Mais, en y regardant de plus près, on s'assure vite qu'il n'y a aucun rapport entre les idées de Hegel et celles de la plupart des logiciens. Ce ne sont pas les lois fondamentales de la pensée, c'est la pensée pure, en dehors de ses déterminations empiriques, de ses applications à la réalité finie, c'est la pensée vide de tout contenu, ou n'ayant pour contenu que le monde supra-sensible, que Hegel veut étudier dans sa logique. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si dans de pareilles recherches Hegel aboutit à des résultats qui aient quelque solidité, ou à de pures chimères verbales. Il nous semble, quant à nous, que la pensée ne peut pas plus se déterminer à vide, que l'estomac ne peut digérer à jeun. Quand on lit la logique de Hegel, tout en admirant la vigueur merveilleuse de cet étonnant penseur, on a quelque envie de s'écrier, comme le fait M. Véra lui-même, à propos des *Recherches logiques* de Trendelenburg : « Sommes-nous, dans la sphère de la logique ou dans les espaces imaginaires (1)? » Mais peu nous importe pour le moment. Qu'il nous suffise d'avoir prouvé, par cet aperçu rapide de la logique Hégélienne, que les logiciens de cette école

(1) Logique de Hegel : traduction Véra. Avant-propos, p. ix.



sont, en un sens, incompetents pour apprécier des œuvres logiques conçues dans un tout autre esprit, et que leurs critiques ont plus de vivacité que de portée.

Il est d'ailleurs facile d'établir que la logique anglaise, et en particulier celle de M. Bain, loin d'être un amas confus et indigeste de connaissances, a, au contraire, un caractère systématique très-prononcé, et qu'on y trouve, non pas seulement cette multitude de détails dans lesquels la pensée s'éparpille, mais aussi des théories, des généralisations dans lesquelles la pensée se concentre et se saisit elle-même. Nous distinguerons d'abord, à ce point de vue, la loi qui ramènerait toutes les connaissances humaines à deux faits essentiels : la différence et l'accord. L'esprit, d'après M. Bain, n'est pas autre chose que le pouvoir de saisir des différences et des rapports. L'opération fondamentale consiste à distinguer. La conscience, c'est-à-dire la perception d'une idée, est à ce prix. Avoir conscience, c'est au fond saisir la différence de deux impressions. Plus la différence est forte, plus la conscience est vive. Une impression toujours la même cesserait promptement d'être un objet de la conscience. De là, M. Bain tire cette conclusion, que l'esprit humain, dans toutes ses manifestations, est soumis à la grande loi de la relativité universelle. Une idée ne peut être conçue que par opposition avec d'autres idées. Plus sont nombreuses ces idées contraires, et plus l'idée primitive a

de force et de clarté. Mais, après avoir distingué, l'esprit assimile. Il saisit les rapports et de là sortent les connaissances générales. De même que la perception de la différence donne lieu à des impressions distinctes, particulières, de même la perception de la ressemblance, saisie entre plusieurs impressions qui se renouvellent, produit d'autres formes de la conscience, qui sont les idées générales.

La loi de la différence et de l'accord régit les propositions non moins que les notions. Sans doute M. Bain semble quelquefois effacer la distinction qui, aux yeux des philosophes, sépare la notion de la proposition. Une notion générale, par exemple, ne serait pas autre chose que l'association de diverses propositions mêlées, et que l'habitude aurait, pour ainsi dire, fondues l'une dans l'autre. Cependant M. Bain, en d'autres endroits de son livre, maintient nettement la différence des notions et des propositions. Les notions n'expriment qu'un seul point de ressemblance ; les propositions doivent au moins embrasser *deux* choses. Par une généralisation hardie, M. Bain, reprenant et corrigeant le travail par lequel Aristote a essayé de dresser la table des catégories, réduit toutes les propositions à trois espèces essentielles, d'après la nature des prédicats qui s'y unissent aux sujets. Ces trois espèces sont : la quantité, la succession, la coexistence. Mill comptait cinq prédicats ultimes ; l'existence, la coexistence, la succession, la causalité, la ressemblance. Poussant plus loin l'analyse, M. Bain